

Le marché aux putains a retrouvé son lustre d'antan

d'aXelle de Sade

Je le sais, 217 arrivera à l'heure précise – elle n'ignore pas les conséquences d'une impolitesse, depuis le temps que je l'éduque. Je l'attends devant le palais Garnier pour la représentation d'*Eliogabalo*, un opéra de Cavalli de trois heures quarante, trois actes, deux entractes. Elle ne s'en doute pas encore, mais il sera moins question d'assister à un spectacle que d'être l'actrice principale de l'« opération Garnier », qui se jouera surtout en coulisse. Parce qu'on ne martyrise pas sans raison, je lui raconterai une histoire où ses sens seront sollicités et nourris à chaque instant, une forme de théâtre immersive, sans applaudissements à la fin, mais avec une jouissance en guise de *standing ovation*. J'incarne un rôle que je connais bien : la dominatrice, maîtresse-femme puissante, infaillible, auquel s'ajoutent des traits de caractère, un vocabulaire, des comportements différents des miens en société. Mon métier me transforme en fantasme vivant, metteuse en scène de scénarios inavouables, ceux élaborés secrètement pour faire poindre l'érection, le sperme, la mouille, ou la jouissance quand elle peine à venir. Les séances tournent souvent autour des trous du cul des hommes. Pour les femmes, c'est différent, plus violent, plus humiliant.

Ce soir, le stress est plus important que d'habitude. Je suis fébrile. Pourquoi faut-il que j'élabore des jeux aussi complexes ? Pourquoi ne pas rester dans le confort de mon donjon ? Ici, je ne maîtrise pas le cadre, le risque d'interruption par les autorités du lieu est élevé.



19 h 20. 217 est à l'heure et se dirige vers moi, juste à temps pour passer les portiques de sécurité. Tandis que nous gravissons les marches du grand escalier, je lui explique qu'au XIX^e siècle le palais Garnier était surnommé le « marché aux putains », écrin notoire des plus riches pour les plaisirs de la chair tarifés. J'élude le fait que de nos jours certains espaces restent propices aux jeux coquins, surtout les arrière-loges, sorte de vestibules privatifs aménagés avec une méridienne en velours rouge, un portemanteau et une desserte. Un rideau les sépare des fauteuils donnant sur la salle de spectacle. C'est le théâtre parfait pour notre représentation de ce soir.

Nous voici sur notre scène : la loge 4D, au quatrième balcon. 217 enlève et accroche son pardessus en laine noir sur le portemanteau déjà bien chargé. Nous sommes les dernières arrivées. Elle porte un smoking, comme je le lui avais imposé lors de nos échanges par mail. Je lui demande d'aller s'asseoir à sa place et je reste dans l'arrière-loge pour vérifier qu'une amie, membre du personnel de l'Opéra, a bien apporté mon donjon portatif : le baise-en-ville de la domina. Le coffre en ébène est là, sous la console, et j'en profite pour en faire l'inventaire : un plug, cinq cordes dorées, trois godes de différentes tailles, un vibromasseur, des pinces à sein, un bandeau en satin noir, une robe noire, des porte-jarretelles, des bas couture, une paire d'escarpins, une perruque de cheveux noirs coupés au carré. Et, évidemment, des capotes, du lubrifiant, des mouchoirs en papier, des gants noirs en nitrile, des alèses jetables. Je glisse plug et gel dans un petit sac en tissu et dépose le tout sur la desserte. Après avoir rejoint ma place, je constate, comme je m'y attendais, que nous ne sommes pas bien placées, au deuxième rang. 217 est au milieu d'une rangée de trois fauteuils et moi, à sa gauche. Devant nous, les trois sièges sont occupés et nous obstruent la vue. Je mesure sa déception : la loge 4D est située tout à gauche

de la salle en forme de fer à cheval, si bien que la scène est très peu visible, on n'en perçoit que la moitié, tout au plus. Croit-elle vraiment qu'elle a payé plusieurs milliers d'euros pour une simple représentation dans un perchoir sans vision sur la scène ? Un peu de jugeote, 217, *Eliogabalo* ne constituera que la bande-son d'un spectacle dont vous êtes l'héroïne.

La loge est silencieuse, personne ne parle. J'ai toujours le trac. Vivement que la représentation commence... Ainsi, mes peurs s'évanouiront et feront place à l'adrénaline de l'action. On ne passe pas en un instant d'un état de personne civilisée à celui de sadique débridée et perverse. Le corps et l'esprit sont des instruments de musique qui nécessitent d'être chauffés pour donner leur pleine mesure. Les trois heures quarante permettront cette progression en douceur.

Les lumières de la salle s'éteignent enfin, le chef d'orchestre arrive, le début du spectacle est imminent.

Un personnage androgyne vêtu d'un imposant manteau or et pourpre s'avance dans la fosse silencieuse de l'orchestre philharmonique. Les musiciens se lèvent pour l'accueillir, puis se rassoient pendant qu'il gravit un escalier pour monter sur la scène. Le silence est total. De dos, il tire lentement un fil invisible entre ses doigts puis agite les bras à la manière d'un chef d'orchestre, une musique baroque s'élève en même temps que s'intensifie une arche de lumière dorée. Apparaissent une galerie de sujets, tout droit sortis des *Mondes engloutis*, un dessin animé futuriste des années 1980. Des soldats Playmobil crient « À mort, Eliogabalo ! » au dictateur qui s'avère être le personnage pourpre. Il domine la foule. À la fin de l'ouverture, tout ce petit monde se retire. Seuls restent un homme et une femme en habits d'inspiration grecque, qui se déclarent un peu naïvement leur amour. Le chanteur me fait penser à Charlton

Heston, en moins charismatique. À l'arrière-plan, un ange humain d'un érotisme subtil accroche mon regard.

S'ensuit le retour sur scène d'Eliogabalo. Une voix aiguë sort de son corps, surprenante, cela ajoute à son androgynie. Il est entouré de jeunes éphèbes assis dans des positions lascives, lui, le glaive fièrement dressé sur son entrejambe. Je suis impressionnée par l'audace de la mise en scène de Thomas Jolly, mais il est temps que notre représentation débute.

Je chuchote à l'oreille de 217 qu'une surprise l'attend sur la deserte de l'arrière-loge. Elle se lève précautionneusement pour ne pas déranger l'assistance. Je suppose qu'elle trouve le sac en tissu qui contient le plug en silicone de la taille d'un œuf, ainsi qu'un petit flacon de lubrifiant et deux enveloppes noires. Dans la première, sur un carton également noir, il est écrit à l'encre dorée : « Pour arrêter le jeu, prononcez distinctement cette phrase : *Le marché aux putains a retrouvé son lustre d'antan*. Si vous ne pouvez pas parler, baissez la tête et secouez-la de droite à gauche doucement. » Sur le second carton : « Mettez-vous à quatre pattes et insérez le plug ici et maintenant. Ordre de votre Maîtresse. »

217 revient s'asseoir, le visage un peu rouge. J'en déduis que la mission a été effectuée avec succès. Mais j'en aurai le cœur net à l'entracte. Je la laisse momentanément se replonger dans l'intrigue du spectacle. Eliogabalo et ses deux conseillers élaborent un plan pour séduire Flavia Gemmira, la femme en costume grec.

Je glisse ma main sur la cuisse de ma cliente. Un geste assuré lui fait comprendre que ses jambes mériteraient d'être un peu plus écartées, de ne pas avoir peur de manspreader. Je la caresse

et pince sa peau à travers son pantalon. Mon action se double à droite de l'intervention d'une main étrangère mais néanmoins complice. 217, déconcertée, tourne la tête vers moi, en quête d'un signe rassurant. Je la regarde droit dans les yeux, impassible. Elle tente de refermer les jambes, vaine tentative car deux mains l'en empêchent. Elle commence à comprendre que l'intruse fait partie de la mise en scène et, par conséquent, que sa gêne doit laisser place à l'acceptation de sa condition d'objet. Se doute-t-elle qu'elle est l'unique proie de perverses ? Cette pensée m'excite, lambeau de ma vie sexuelle d'avant. Maintenant, je me sens asexuelle. Cela se traduit surtout par une absence de libido, d'envies, de fantasmes. Je ne regarde pas non plus de porno, je me masturbe rarement, peut-être une fois par mois en moyenne, peut-être moins. Après le travail, lorsque je rentre chez moi, je n'ai qu'un désir : être tranquille pour assouvir mes seules envies, rarement sexuelles, souvent flemmardes et solitaires. Me lancer dans une partie de jambes en l'air débridée, surjouer la salope, feindre le paroxysme du plaisir, je passe mon tour. Un comble dans l'imaginaire collectif pour qui l'exercice du travail du sexe est synonyme d'hypersexualité. Hormis les collègues, personne n'accorde de crédit à mon asexualité. Lorsque je la confesse, je surprends et fais sourire. Mes partenaires s'imaginent que ça va être le festival du cul, me transformant en mètre étalon de leur compétence sexuelle. Quel leurre ! La sexualité est avant tout une connexion charnelle et spirituelle entre deux êtres humains.

Le ruban en satin noir qui vient couvrir les yeux de 217 me sort de mes divagations. Les deux mains qui lui caressaient l'entrejambe sont bientôt suivies par une nouvelle paire de mains venue de l'arrière. Elles dégrafent le nœud papillon, puis déboutonnent lentement sa chemise blanche. Les doigts viennent danser sur le torse et puis se focalisent sur des tétons

percés qui durcissent peu à peu. Dans les mains d'un Shiva obscène à plusieurs bras, 217 ne reste pas insensible, son entre-jambe manifeste physiquement son excitation.

Je me saisis de son bras gauche et le fais passer lentement derrière sa chaise. Ma comparse, à sa droite, fait de même. Une paire de menottes de doigts vient emprisonner ses pouces dans des cercles d'acier. Désormais, le buste de 217 est maintenu bien droit sur son fauteuil d'artiste, les seins en avant. Je me pose la question de la discrétion de notre scène. Est-ce que les spectatrices des loges qui nous font face ont remarqué notre manège ? Il me semble distinguer une tête dans un axe différent de celui des autres. Cette voyeuse pimenterait notre jeu si nous étions dans un cadre dédié, mais son visage fantomatique nous fixe pendant de trop longues minutes. Pourvu qu'elle ne nous dénonce pas et se contente d'apprécier ce qu'elle voit ! Le stress, qui avait disparu, remonte en flèche. Je savais que l'opération Garnier ne serait pas une mince affaire. Mais si le jeu devait s'arrêter maintenant, je ne suis pas sûre que ma cliente serait, à ce point, compréhensive. Fort heureusement, la tête reprend la direction de la scène.

Je peux lancer la suite des opérations. Mes complices du premier rang entrent en action. Elles se baissent pour se saisir délicatement des mollets de 217, défont ses lacets, enlèvent ses chaussures de ville, puis ses chaussettes noires. Là voilà pieds nus, prête pour une de mes tortures préférées, le chatouillement. Cette pratique ne s'inscrit pas dans la douleur, mais dans l'endurance de sensations électrisantes, de frissons et de spasmes qui, à la longue, deviennent violents. Le rire, parfois à outrance, provoque un essoufflement pénible qui a toute sa place dans les jeux de contrôle de la respiration. Parfois, les chatouilles provoquent aussi une incontinence humiliante. Un délice !

Alors que les doigts s'agitent à vive allure sur la plante de ses pieds, 217 tressaille de tout son corps. Je lui chuchote à l'oreille que sa maîtresse ne veut pas qu'elle bouge ou émette le moindre bruit. Je ne veux pas être perturbée pendant le spectacle. L'immobilité est, ici, requise, contrairement aux habitudes. En effet, j'ai pour coutume de commencer mes séances en rappelant que le BDSM est une danse à deux, où chacun des protagonistes est actif dans sa posture. J'initie une action et j'attends une réponse pour qu'un dialogue des esprits et des corps s'instaure. Cela passe par le mouvement, les expressions faciales, les sons produits. Mais ici, nous sommes en public et une véritable correction lui est promise si nous sommes démasquées par sa faute. 217 a envie de se débattre, ses muscles se tendent. Parfois, par réflexe, elle essaie de dégager ses pieds, pourtant solidement maintenus. Elle halète comme une petite chienne en chaleur. Ce qu'elle subit pour me satisfaire est difficile à supporter. Mais mes complices savent doser. Des salves de chatouilles laissent place à des instants de répit, afin que le supplice reste discret et tenable sur la durée.

Au bout d'une dizaine de minutes, j'y ajoute une masturbation légère à travers le pantalon. Je sens le tissu de son entrejambe gonfler et s'humidifier. Je le lui fais remarquer :

– 217, des liquides de votre corps sont en train de s'écouler, votre mouille et votre transpiration souillent le velours de cette institution. Vous marquez votre passage comme un animal en rut. Vous savez que cela me plaît.

En le disant, je constate que c'est vrai. Voir l'état de 217 est intellectuellement jouissif et nourrit mon appétit de pouvoir sur l'autre. Le BDSM est le terrain de jeu des aspects de notre personnalité les plus sombres, les moins acceptés dans la société. Le sadisme, le masochisme, la capacité à humilier ou à être humilié, par exemple, trouvent une aire où prospérer, où ils sont attendus et valorisés. Le sentiment illusoire de surpuissance rassure





la maniaque du contrôle que je suis, démiurge d'un royaume où les sujets versent une obole, une offrande dit-on. L'argent ajoute une condition *sine qua non* à la relation et la circonscrit. Le sentiment amoureux n'y a pas sa place, mais une tendre et respectueuse complicité naît de ces instants de vérité intime crue.

La fin du solo de la femme éconduite par Charlton Heston marque la fin des chatouilles. Les lumières de la scène se tamisent jusqu'à l'obscurité. Le bandeau est vite retiré, les pouces sont libérés. Le grand rideau de velours descend, l'immense lustre du plafond peint par Chagall se rallume. Entracte. 217 rajuste rapidement sa chemise. Ce premier acte a été éprouvant. Il nous faut quelques minutes pour reprendre nos esprits, descendre de ce monde parallèle.

Les yeux de 217 m'indiquent son retour sur terre. Je lui demande de me retrouver près du balcon du grand escalier avec une coupe de champagne et une bouteille d'eau. Ses deux mains doivent être occupées pour la surprise que je lui réserve. Elle se lève et détaille les visages des quatre autres occupantes de notre loge. Celles-ci discutent entre elles, ne lui prêtant aucune attention. Émotion troublante d'avoir concentré notre attention, puis de ne plus avoir aucune existence, d'être niée, méprisée. J'attrape son bras et lui intime l'ordre de baisser les yeux, car ce n'est pas ainsi que doit se comporter une esclave. 217 s'exécute et bafouille quelques mots.

– S'il vous plaît, ayez la décence de vous excuser intelligiblement. Vous me faites honte ! Est-ce ainsi que je vous ai éduquée ? Distinctement, elle prononce :

– Veuillez m'excuser, mesdames, pour l'outrecuidance de mon comportement. Une esclave doit garder les yeux baissés en signe d'humilité, d'infériorité et d'obéissance.

– Bien, quittez la pièce et acquittez-vous de votre tâche.

Je profite de son absence pour échanger quelques impressions avec mes complices. Comme moi, plusieurs ont remarqué la voyeuse. Va-t-elle se plaindre aux autorités du lieu ? Elle serait légitime car elle n'a pas consenti à notre exhibition, qui de fait, devient répréhensible pénalement. Même si nous avons envisagé ce risque, sa concrétisation engendre des ajustements pour mener à terme notre histoire. L'acte II de l'opération Garnier se déroulera à l'abri des regards, dans l'arrière-loge.

Nous nous levons pour aller nous dégourdir les jambes. Pour moi, il s'agit de tourmenter à nouveau cette pauvre 217. Je me poste sur le balcon de notre rendez-vous, surplombant le grand escalier. J'observe ma proie. Elle fait la queue au bar du foyer. Elle a l'air un peu perdue dans cette immensité de la bienséance.

Elle est maintenant servie, les mains occupées par nos boissons, et s'élanche dans le hall pour me rejoindre. Je sors de ma poche une télécommande et déclenche le plug vibrant inséré dans son fondement. Un petit sursaut de 217 témoigne du succès de ma perversité. Elle se fige comme un lapin pris dans les phares d'une voiture. C'est délicieusement jouissif. Comprenant ce qui se passe dans son corps, elle reprend sa marche, qui devient mal assurée. Le champagne peine à rester contenu dans sa coupe au fur et à mesure qu'elle gravit les marches pour me rejoindre. Arrivée en haut, elle se déleste de son fardeau sur la rambarde de mon poste d'observation. Je la somme de boire d'une traite les cinquante centilitres d'eau, puis de m'attendre docilement, assise sur la méridienne de l'arrière-loge.

Je savoure tranquillement mon champagne tandis que mon esprit s'évade. Est-ce que j'aimerais être le sujet d'une « opération Garnier » ? Possiblement. Je me souviens de ma première expérience avec une travailleuse du sexe, lorsque ma partenaire de



l'époque, une architecte allemande, m'avait mis un bandeau sur les yeux et conduite dans le studio d'une dominatrice. Ignorant tout de mon sort, j'avais été solidement attachée sur une croix de saint André, puis elles avaient joué avec mon sexe lentement, sûrement, longuement. Ma jouissance n'a jamais été aussi intense depuis. Elle m'a aussi fait vivre une expérience mémorable quand elle m'a inscrite à un jeu grandeur nature où j'ai été incarcérée dans une prison reconstituée pendant vingt-quatre heures. Nous étions cinquante participantes à réinterpréter dans un contexte érotique la vie de détenues dans des cellules, avec promenade, nourriture spartiate infecte, douche froide, interrogatoire jouissif. À travers elle, l'Allemagne a été le pays de mes explorations intimes et d'une révélation : le sexe peut être ludique et créatif. De retour en France, je n'avais pu que constater la pauvreté de l'offre, trustée par les clubs libertins, royaume de l'hétéronormativité (femme pénétrée, homme pénétrant, bisexualité féminine bienvenue, pénétration anale masculine exclue). J'ai eu envie d'importer mes découvertes, même si cela signifiait l'opprobre sociétal et, je ne le savais pas encore, un libidogramme intime plat. Je ne le regrette pas, bien au contraire. Je suis devenue une femme puissante, libre et indépendante.

La sonnerie indique qu'il est temps de regagner la loge pour la reprise du spectacle officiel. Notre soumise est assise sur la méridienne. Je déplace une chaise au milieu de l'arrière-loge, sur laquelle je dispose une alèse pour l'y asseoir. Le ruban de satin noir retrouve sa place sur ses yeux. Je lui dis :

– En bonne esclave que vous aspirez à être, je vous livre en pâture à des inconnues bien intentionnées. Elles ont pris soin de lire votre carte des possibles et connaissent donc les pratiques que vous acceptez ou redoutez. Vous pouvez, et devez, mettre fin aux sévices si quoi que ce soit ne va pas. Sachez, 217,

que prononcer la phrase notée sur le carton n'est pas une honte ni synonyme d'échec. Bien au contraire, votre capacité à savoir dire non nous garantit à nous, vos tortionnaires, la liberté de jouer sereinement. Est-ce clair ? Puis-je compter sur votre lucidité concernant votre endurance ?

Elle me répond par l'affirmative. Rassurée, je la laisse seule dans l'arrière-loge et ferme les rideaux pour garantir l'intimité du spectacle en coulisse.

Je fais signe à ma complice shibariste de lancer les festivités. Elle se lève pour aller dans l'arrière-loge. Lorsque Eliogabalo complotte avec ses deux acolytes pour droguer Flavia Gemmira et tuer son prétendant, elle regagne sa place. Je retourne voir 217 qui est nue, seules les cordes dorées lui offrent une parure. Elles sont si serrées qu'elles dessinent sur sa peau des petits boudins, transformant 217 en bibendum de luxe. Le harnais met en valeur son torse en comprimant au maximum ses deux seins. Cette posture pousse-au-crime est accentuée par les bras et mains attachés au portemanteau. Ses jambes sont écartées, solidement fixées aux pieds de la chaise. Son visage est obstrué par des lacets qui passent sur le ruban noir et sur la bouche, le transformant en cri de Munch rayé. C'est une véritable œuvre d'art pornographique. La voir ainsi alimente mes pulsions salaces.

– Petite catin que tu aspires à être, petite chienne que tu te fantasmes, te voilà contrainte, livrée à mes désirs dépravés. Tu sais qui je suis. Je veux voir ta peau ruisseler, tous les liquides de ton corps jailliront pour rappeler à ce bâtiment qu'il a été le temple de la luxure. À travers toi, nous honorons les putes qui ont officié ici, à cette même place. Tu es la réincarnation des putains, l'esclave putain à laquelle tu t'identifies quand tu te branles ou quand quelqu'un te passe sur le corps. Je te connais, je lis en toi, je sais ce que tu es.



Ma litanie continue, jusqu'à ce que deux complices me rejoignent. J'abandonne 217 à son heureux sort de masochiste et retourne m'asseoir. Les tortionnaires de la loge se relaieront jusqu'au second entracte, m'offrant ainsi une demi-heure de répit.

C'est fou comme je peux débiter des obscénités au kilomètre. Des images avilissantes défilent dans ma tête et ma langue se délie, les traduit en mots. Ce talent du « parler sale » ne milite pas en faveur de mon asexualité. Concevoir une séance comme celle-ci témoigne, au contraire, d'une libido imaginative ou perverse, c'est selon. Mais je suis payée pour ça. Ma créativité érotique est principalement destinée à ma clientèle. Pourrais-je organiser une telle surprise à un ou une de mes partenaires ? Pas certain ! Cela dit, il y a un juste milieu entre le néant et l'extraordinaire.

Je remarque que je ne suis plus la même amoureuse depuis que je travaille dans le sexe. Maintenant, je suis plus exigeante avec mes partenaires. Et je préfère d'ailleurs ne relationner avec personne. Je n'ai pas à m'excuser ou à avoir honte d'être ce que je suis, une pute, une femme qui se fait payer pour donner du plaisir à l'autre, service considéré par certains comme devant, par nature, être gratuit. Le sexe doit être gratuit. Mais tout devrait être gratuit à ce compte-là : la culture, la santé, le soin, l'eau, la nourriture...

Ensuite, je ne me sens plus femme, je suis sortie de la catégorie sociale « femme ». J'ai pris conscience que la féminité repose sur une performance théâtrale. Je chausse des talons, je revêts une robe sexy, je me maquille, ma voix monte dans les aigus. Me voilà dans l'attendu du féminin, celui qui consiste aussi à s'effacer pour laisser place à l'autre, le masculin, convaincu depuis sa naissance de sa suprématie naturelle, de son bon droit légitime. Je ne suis plus une femme car je suis passée de l'autre côté du rideau. J'ai intégré le monde des hommes. Je partage leurs

secrets. Je *suis* leur secret. Je fais partie de l'équipe de foot. Je participe à la troisième mi-temps. Et je suis rejetée par la société pour cela, parce que je ne suis plus une femme et parce que je ne suis pas un homme. Je fais peur, je suis effrayante, inclassable, libérée des conventions. Je suis une putain à qui la société demande de léviter, de se cacher, d'être hors sol. Je n'ai pas le droit d'être locataire d'un appartement, d'avoir un compte bancaire, de communiquer sur les réseaux sociaux, de m'associer avec d'autres putes pour ouvrir un donjon collectif. À cause du petit père la morale, je n'ai aucun droit sauf celui de payer des impôts. Je suis une sous-citoyenne déifiée ailleurs, dans un monde parallèle.

Puisque la société ne veut pas m'intégrer ou reconnaître mon existence, j'ai la chance de bien vivre en dehors, dans le caniveau, avec les rebuts et les contestataires de la normalité. De mon poste d'observation, je constate l'aliénation des intégrés et, parfois, je les plains.

Décidément, mon esprit vagabonde ce soir. Où en est le spectacle ? Tous les personnages participent à une fête, à l'exception de Charlton Heston, l'invité surprise, qui ne s'est pas montré. Eliogabalo est furieux et tous les convives fuient la réception. Des oiseaux noirs, vautours-chouettes inquiétants, viennent picorer les restes du banquet. La musique s'emballe en même temps que je perçois un bruit de fessée venant de l'arrière-loge. Le rideau tombe. Entracte. Les gens applaudissent et j'entends mes complices qui, profitant de cette diversion, frappent encore plus durement 217.

Il est temps que j'aie m'enquérir de sa situation. Elle est vraiment belle, après autant de rudoiments. D'œuvre d'art empaquetée à la Christo et Jeanne-Claude, 217 est devenue une créature mythologique en rut, mi-léopard, mi-zèbre. Des méfaits sont

revendiqués sur son corps par des empreintes dentaires qui dessinent des cercles sombres de plusieurs centimètres. Sa peau est émaillée de lignes rougeoyantes sur les cuisses et le torse, laissées par des fouets cruels. De la bave s'écoule de sa bouche, la transpiration suinte le long de ses bras, de ses côtes, de sa taille, de ses hanches. Son sexe est lubrifié, tellement lubrifié qu'il goutte dans un verre disposé sur le sol. Visiblement, les sévices ont été accompagnés de délices, l'excitation sexuelle décuplée par la douleur, la jouissance contenue par la souffrance. Le sol de l'arrière-loge, devenu un parterre de serpents-cordes dorées, est jonché d'accessoires pas très catholiques et d'une multitude de gants, préservatifs et mouchoirs en papier. J'aurais dû prévoir un majordome pour ranger tout ce bordel.

Mes complices s'en chargent pendant que je reprends contact avec 217 qui n'a plus l'air d'avoir les pieds sur terre, et c'est tant mieux.

— Tu as aimé le traitement, petite traînée ? Est-ce que ta soif d'avilissement a été satisfaite ?

Elle acquiesce.

— Ce n'est pas fini, à moins que tu n'en aies eu assez. Te souviens-tu de cette phrase : *Le marché aux putains a retrouvé son lustre d'antan* ? Souhaites-tu mettre fin à notre hommage à ce temple du stupre ?

Elle fait non de la tête, les yeux pétillants.

— Toi qui aimes explorer les genres, en smoking tu es arrivée, en robe de soirée tu repartiras. J'ai envie que tu joues avec ta féminité, une féminité offerte car tu ne porteras pas de culotte. La contraction de tes sphincters te préservera de l'humiliation de perdre ton plug devant tout le monde. C'est important d'avoir un périnée musclé quand on se revendique putain.

Je sors du coffre en ébène le nouveau costume de scène de notre actrice principale. Nous nous affairons autour d'elle pour la rendre davantage désirable que présentable. Les bas couture

ont le bon goût d'être à la fois chics et érotiques, comme la robe cintrée et la perruque. Cette transformation en pin-up se termine par un rapide trait d'eye-liner, du mascara et des lèvres rouge cramoisi. J'admire le résultat : elle a l'allure des héroïnes de *Mulholland Drive*, de David Lynch. C'est sûr, elle attirera les regards.

Je lui demande d'aller chercher champagne et eau, comme tout à l'heure. Vu qu'elle n'est pas habituée aux talons, sa démarche maladroite me fait sourire. Elle descend laborieusement le grand escalier, comme on arpente une plage de galets. Sachant qu'elle devra contracter son entrejambe pour garder la face lors du déclenchement du plug, elle est sur ses gardes. Je me décide pour un rythme alternant silences et vibrations violentes. Le plug se manifeste lorsqu'elle commande nos boissons. Elle se fige quelques secondes au milieu de sa phrase. Son ascension jusqu'à mon poste d'observation est chaotique, le verre dégoulinant à encore perdu un quart de son breuvage. Je la tance pour la médiocrité de son service. Puisqu'elle est nulle, je lui ordonne, en gage de punition, d'expulser son plug au coin, là-bas, près des escaliers, de rester ainsi le dos tourné, face au mur, comme un cancre puni. Elle s'en va tête baissée...

Je déguste mon champagne en solitaire. Le silence me fait du bien. Je respire. L'opération Garnier se déroule bien. 217 semble apprécier le cadeau à sa juste mesure. Mes complices ont pris leur rôle très à cœur. Leurs actions se sont conjuguées comme une chorégraphie de Crystal Pite. Tout le monde semble prendre du plaisir. Pour moi, c'est différent. Dans cette histoire à plusieurs, je suis la maîtresse de cérémonie et, à ce titre, j'endosse la responsabilité du bon déroulement de la séance, alerte comme une araignée sur sa toile. La pression redescendra à la fin de la séance. Je ne suis pas sereine sur la suite des opérations. Même s'il a été élagué, le dernier acte de notre jeu

se déroulera au vu et au su de tous, dans la salle. Touchons du bois pour que nous atteignons le climax sans embûches !

Il est temps de rejoindre ma place. Je récupère 217, au pied de son mur. Elle me rend le plug que j'enfourne dans ma poche. A-t-elle été discrète ? Je n'ai pas fait attention, c'est dommage, je suis sûre que j'aurais bien ri. Je lui tends la bouteille d'eau pour qu'elle hydrate son corps et ensemble nous réintégrons nos places.

Le dernier acte reprend aussitôt après le cérémonial. Entrée du chef d'orchestre, applaudissements, agitation de la baguette, musique. N'ayant pas suivi attentivement l'intrigue de l'œuvre de Cavalli, je ne comprends pas vraiment qui en veut à qui, quelles sont les alliances et, à vrai dire, je m'en fiche un peu. Les deux femmes trompées par Eliogabalo sont très en colère contre l'acolyte du dictateur, ce personnage chauve, à voix grave, au physique massif, paré de robes magnifiques.

Du côté de notre scène à nous, le mot d'ordre est : tout doit être ouvert. Un écarteur de paupières a été posé et maintient grands ouverts les yeux de 217, sans qu'un battement de cils soit possible. Puis vient un écarteur de bouche. Ma complice de droite et moi avons retroussé la robe de 217 jusqu'à exposer son sexe. La bave coulera bientôt lentement de son menton pour terminer sa course sur son entrejambe, puis sur l'alèse disposée sur son siège. Le jeu de vilains reprendra lorsque j'estimerai suffisante cette lubrification naturelle.

Sur la scène du spectacle officiel, un militaire doté d'une voix de fée Clochette, frère et amant des deux vengeresses, accepte de tuer le dictateur pour restaurer leur honneur bafoué. Décidément, le mélange des genres dans cet opéra est audacieux

et mériterait que je retourne le voir sereinement. Pendant ce temps-là, un petit affluent de larmes s'est constitué sur le visage de 217 et rejoint une rivière de salive, le tout s'écoulant lentement sur une mer poilue.

Je dis à ma salope du jour :

– L'extase n'est pas pour maintenant, tu le sais. J'aime allumer ton feu, l'entretenir doucement pour te pousser à me supplier de t'entreprendre plus sauvagement.

Alors que je suis à nouveau dans une logorrhée salace, mon regard est attiré par la loge d'en face. Notre spectacle remporte un vif succès, le nombre de nos spectatrices a augmenté, beaucoup trop à mon goût. La visibilité de la scène de l'opéra étant depuis leur loge la même que la nôtre, je comprends leur choix de suivre nos péripéties. Néanmoins, continuer devient trop dangereux. *Show must NOT go on*. Il faut terminer à l'abri des regards. L'écarteur de paupières et le bâillon bouche retirés, je fais un signe explicite à ma complice de droite. Nous quittons nos sièges avec notre soumise pour rejoindre l'arrière-loge. Notre public sera trompé avec ce qui pourrait être interprété comme une sortie définitive. Croisons les doigts pour que cela nous sauve la mise.

Alors que nous sommes assises toutes les trois sur la méridienne, ma complice prend le plus impressionnant des godes dans le donjon portatif. Elle le place dans l'orifice béant de notre chienne. Elle commence à l'astiquer doucement, tandis que je fais passer ma jambe droite sur la jambe gauche de 217 pour la maintenir bien ouverte. La tortionnaire fait de même avec la droite. Je trifouille le coffre pour en sortir le vibro bleu en forme de bâton de rouge à lèvres. C'est l'un de mes modèles préférés, car en plus d'être puissant et presque silencieux, cet objet a la capacité de faire jouir tous les genres, tous les sexes. Je le positionne stratégiquement sur la génitalité gluante de



217. Je sens son bassin basculer d'avant en arrière lentement, en même temps que son trou vient s'empaler sur le gode. Il ne faudra pas plus de quelques minutes pour sentir son orgasme poindre. Je lui rappelle qu'elle doit impérativement demander la permission, ce qu'elle fait aussitôt. Je prends sa tête entre mes mains et je lui dis, tout en pensant le contraire :

– Chère 217, votre petite mort doit attendre et ne pourra intervenir qu'après celle du dictateur Eliogabalo, pas avant. Heureusement la jouissance l'emporte la seconde d'après. Son corps, comme possédé, est traversé de violents spasmes qui la font quasiment tomber de son siège. Nous la maintenons fermement avec nos jambes et nos mains. Cet état de possession dure plusieurs minutes, avant que le calme revienne lentement habiter 217. Ma complice récupère les objets de plaisir pendant que je prends dans mes bras ma cliente pour qu'elle se réhumanise, retrouve lentement le chemin de notre univers. Son visage est hagard. Je suis épuisée par cette longue, très longue session, mais un sentiment de devoir accompli m'envahit. Cette séance était exceptionnelle, certes, mais je ne me lancerai plus dans des rendez-vous tels que celui-là, trop d'énergie et de stress.

Brusquement, nous entendons trois coups distincts à la porte de notre loge, signe annonciateur du coup de théâtre tant redouté. Une clef s'introduit maladroitement dans la serrure. Deux ouvreuses de l'Opéra font irruption sur notre scène, le visage dur. Elles nous demandent à voix basse :

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

Je suis tétanisée, ma complice a la vivacité de répondre que Camille a fait un malaise, que ça va mieux, mais qu'il ne faut pas s'inquiéter, elle est entre de bonnes mains puisqu'elle-même est médecin. Ne perdant pas le nord, elle leur réclame un sandwich et un soda :

– Vous comprenez, un peu de sucre l'aiderait à aller mieux.

Intérieurement, je la maudis. Ce n'est vraiment pas le moment de les narguer. Les cerbères acquiescent froidement à notre demande. Leur attitude nous envoie un message clair : elles ne sont pas dupes de notre petit jeu. Elles sortent pour revenir deux minutes plus tard avec un verre d'eau et un morceau de sucre – rien d'autre, le bar a fermé –, qui terminent leur course dans le ventre de la malade imaginaire. Je regarde ma montre, la fin est proche, Eliogabalo va bientôt rendre l'âme, ceux qui s'aiment pourront enfin se marier, et moi, je pourrai bientôt rentrer me reposer.

217 a revêtu son masque social. Nous sommes éreintées, il est temps de partir, ni elle ni moi n'avons suivi les mésaventures d'Eliogabalo. Nous descendons les marches du grand escalier et franchissons les portes de l'Opéra avant notre séparation prochaine. Comme souvent après des moments intenses, les mots deviennent superflus. Elle me remercie vivement, les yeux remplis d'étoiles, et nous nous quittons sur un baisemain. Je n'attends pas mes complices, nous parlerons plus tard. Je monte dans un taxi pour rejoindre ma tanière et m'endormir du sommeil du juste. Quelque temps plus tard, sur un air d'*Eliogabalo*, je me surprendrai à une masturbation nocturne.